

Le Western, une mythologie entre art et cinéma

L'Histoire, le mythe et la poussière

Apolline Caron-Ottavi

Numéro 185, décembre 2017, janvier 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87211ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Caron-Ottavi, A. (2017). Compte rendu de [Le Western, une mythologie entre art et cinéma : l'Histoire, le mythe et la poussière]. *24 images*, (185), 41–41.

Le Western, une mythologie entre art et cinéma

L'HISTOIRE, LE MYTHE ET LA POUSSIÈRE

par Apolline Caron-Ottavi

Le Western entre au musée. Il n'est pas si anodin de le souligner. Bien que les expositions incluant le cinéma soient désormais plus fréquentes, celles qui en font leur terreau sont moins nombreuses. Si Robert Daudelin souligne que le titre met en balance art et cinéma, n'y voyons pas forcément une opposition entre les deux termes : l'idée est plutôt de rappeler que le Western n'est pas seul l'apanage du cinéma et d'en retracer l'existence dans les autres arts... Enfin, le mot le plus important dans ce titre est celui de mythologie. Là est le pari relevé par l'exposition présentée au Musée des beaux-arts : embrasser la mythologie qui imprègne l'histoire du Western, et montrer en quoi celui-ci est, depuis toujours, de l'ordre du mythe.

Traverser l'histoire du Western, c'est traverser l'histoire du cinéma ainsi que d'un imaginaire occidental. Rappelons que l'exposition s'adresse à un public de tous horizons et non pas aux cinéphiles aguerris. Ce n'est donc pas tant pour découvrir des éléments méconnus ou oubliés du genre cinématographique qu'il faut l'aborder, mais plutôt pour faire face à une vue d'ensemble de l'univers qui entoure le mot Western, et se laisser porter par ses passionnantes ramifications historiques.

Les peintres paysagistes ont témoigné avec romantisme de la migration et de la conquête comme de la fascination pour l'immensité majestueuse du nouveau continent. Mais il est surprenant de constater que, d'emblée, pointe l'inquiétude d'un monde sur le point de disparaître : à titre d'exemple, la toile *Un troupeau de bisons dans le lit du Missouri* de William Jacob Hays, sur laquelle un crâne de bison ouvre au premier plan la marche du troupeau, telle une vanité. Aux peintures font face les photographies (à commencer par celles d'Edward Muybridge) insistant sur le « ça a été » d'un monde dont on peut douter qu'il ait jamais existé autrement que par les représentations qu'il a engendrées. Les photographies lointaines de la vraie Calamity Jane et du tout jeune Billy the Kid sont présentées au détour de leurs doubles cinématographiques romancés et embellis, ce qui les rend d'autant plus saisissantes et touchantes. Il en va de même pour les images des coureurs des bois québécois ou encore de Buffalo Bill et Sitting Bull, qui sont l'occasion de détailler la complexité des enjeux humains, culturels et éthiques de leur histoire.

Dans une salle consacrée à l'action, la peinture et le cinéma naissants se saisissent du drame et de la vitesse d'un monde nouveau. Le train, les courses à cheval, l'attaque des diligences... Les toiles sont d'un style plus pompier que chez les premiers paysagistes. Elles se suivent avec outrance pour nous mener finalement à une dernière cloison, qui vient remettre en perspective ce qui a précédé : des dessins autochtones, au crayon et sur papier d'écolier, dépeignant avec force et sans fard une autre vision de la réalité et

de sa violence. Subtilement, en conservant toujours un dialogue entre les différentes œuvres, l'exposition fait alors de plus en plus de place à la question des Premières Nations.

John Ford et Sergio Leone, monstres sacrés du Western de chaque côté de l'Atlantique, ont droit à des salles volontairement spectaculaires. Mais l'intérêt de choisir ces noms prédominants est, là encore, de tirer le fil des époques et des mentalités : à travers le parcours de John Ford et notamment l'évolution de son rapport aux « Indiens », des premiers stéréotypes au respect gagné de film en film. Quant à Sergio Leone, qui a su raviver la flamme du Western, il permet de faire le pont vers l'époque contemporaine : la réappropriation du genre par d'autres cultures, son détournement pour aborder différentes formes de domination et finalement son retour récent sur les écrans. À la suite des Westerns critiques ou engagés, de la Blaxploitation ou du thème de la guerre du Vietnam, l'exposition offre dans ses dernières salles une belle place aux œuvres d'artistes autochtones contemporains qui entretiennent un dialogue saisissant avec le Western (citons entre autres Fritz Scholder, Kent Monkman, Adrian Stimson et Gail Tremblay).

En retraçant ainsi la vie du Western, l'exposition réussit le pari d'élargir l'horizon du grand public sur ce genre souvent éclipsé par ses propres stéréotypes, tout en donnant matière à la réflexion et aux conjectures grâce à la diversité des œuvres et objets présentés. Pour les plus passionnés comme pour les amateurs ou les plus jeunes, il y a là un beau point de départ pour découvrir ou approfondir de nouvelles pistes poussiéreuses... 24



Fritz Scholder, *Indian Power* (1972)